tion of British questions. Baker's wonderfully smooth and elegant prose, it should be pointed out, makes this book a pleasure to read.

CHRISTOPHER IVIC, *University of Western Ontario*

Jeanne de Schomberg. *Règlement donné par une dame de haute qualité à M*** sa petite fille, pour sa conduite, et pour celle de sa maison: avec un autre règlement que cette dame avait dressé pour elle-mesme*. Édition critique par Colette H. Winn. Paris, Honoré Champion, 1997.

Inconnue du grand public, Jeanne de Schomberg, duchesse de Liancourt (1600–1674), partage le destin de beaucoup de femmes-écrivains longtemps oubliées. C'est à Colette H. Winn qu'elle doit de voir son nom rappelé par la publication d'une édition critique de son ouvrage dont le long titre suffit pour indiquer l'époque de sa composition.

Le livre qui est l'objet de notre lecture s'ouvre par une longue "introduction" (pp. 7–37), terminée par une énumération bibliographique des "Éditions et principes d'établissement du texte" (pp. 37–42). Un frontispice occupant l'espace d'une page précède ensuite un long "Avertissement" (pp. 47–74), écrit par J. J. Boileau. Suit une courte préface insérée par la duchesse elle-même (pp. 77–79) et l'on passe enfin à la version essentielle de son ouvrage, à savoir à une série d'articles intitulés "Lettres" adressées à sa fille (pp. 81–172). Il y a encore d'autres articles où la duchesse développe le "Règlement" que "cette dame [...] avait dressé pour elle-mesme" (pp. 173–186). Un appendice apporte trois courts poèmes, tirés du *Recueil de vers choisis*, publié le R. P. Bouhours à Paris en 1693, après la mort de la duchesse. Une liste qui propose des ouvrages éducatifs à l'usage des femmes (pp. 191–198) augmente la valeur bibliographique du livre.

Si l'on a consacré ce paragraphe à la table des matières, c'est que celle-ci doit remplacer, du moins en partie, les inévitables longueurs dont la richesse exclut d'avance les comptes rendus plus détaillés. Dans cette situation, il paraît plus utile de se borner à des fragments qui, du point de vue de notre temps, nous semblent plus caractéristiques ou importants.

Issue d'une famille originaire d'Allemagne, M^{me} de Liancourt est fille de Françoise d'Espinay et de Henri de Schomberg, grand maître de l'artillerie et surintendant des finances, qui après deux ans d'exercice de ses fonctions se trouva moins riche qu'auparavant. Mariée à un homme plutôt léger, elle le soigna dans ses maladies et réussit, après 18 ans de patience, à l'amener à la religion. Elle mourut le 14 juin 1674. Son mari la suivit sept semaines plus tard. Elle eut un seul fils, Roger du Plessis qui, servant comme volontaire pendant un siège, fut tué très jeune et lui laissa une petite fille, Jeanne Charlotte du Plessis. Elle l'a confiée d'abord aux éducatrices de Port-Royal, ce que le vicaire de Saint-Sulpice lui

reprocha. Finalement, elle se chargea de prendre l'éducation de Charlotte à sa charge personnelle. C'est dans ce but qu'elle écrivit le *Règlement*.

Un coup d'oeil sur les titres des 20 chapitres de ce traité pédagogique que M^{me} de Liancourt adresse à sa petite fille suggère suffisamment leur contenu. Certes, maintes lectrices de nos jours y trouveront des passages qui provoqueront leur opposition et même leur refus catégorique. Rappelons, par exemple, l'interdiction de parler seule à un homme: "Que ce fût que la porte demeurast ouverte ou qu'il y eût une troisième personne." Rappelons également l'empêchement catégorique de lire des romans, ce qui fait évoquer ici l'opinion diamétralement opposée sur le même sujet chez La Fontaine dans *Les Amours de Psyché et Cupidon*. Ce qui mérite d'être souligné, c'est sa condamnation de "la folie des duels et des violences" qui, à cette époque, entraînaient, en tant que crime de lèse-majesté, des sanctions extrêmement sévères: l'excommunication, le refus de sépulture et même la peine de mort. Ajoutons ici que même des jeux de cartes, ce qui paraît aujourd'hui presque inconcevable, s'attiraient une condamnation sévère. Il faut remarquer l'esprit lucide et pratique de M^{me} de Liancourt lorsqu'elle souligne le besoin de prêter attention aux femmes que l'on prend au service et même, si c'est possible, de n'en prendre jamais.

Il est compréhensible que les relations entre les hommes et les femmes constituent le thème auquel M^{me} de Liancourt revient toujours. Un siècle après Louise Labé, tout un chapitre parlant "des devoirs d'une femme envers son mari" développe des idées qui rehaussent l'autorité du mari dans le mariage et que Labé n'aurait sûrement pas acceptées. On peut toutefois saluer sa souplesse diplomatique: "Il leur [aux maris] faut donner tout avantage des choses qui réussissent bien, et des autres en prendre la faute sur soy, autant qu'il sera possible."

Le chapitre "De la conduite qu'une femme doit tenir dans le monde" semble également difficile à appliquer de nos jours. De petits mensonges ont cependant leur place assurée dans la stratégie féminine, ce que la situation d'un être souvent socialement traqué justifie pleinement. Une femme importunée doit savoir inspirer le respect: "... et s'ils [les hommes] continuent, dites leur fort franchement, mais fort civilement, que vous ne recevez point de visites d'hommes chez vous."

Si l'on accepte sans trop s'étonner que M^{me} de Liancourt prévienne les jeunes filles contre les hommes, on est un peu surpris lorsqu'on l'entend les prévenir contre les femmes, plus précisément les femmes de l'aristocratie. La justification de son point de vue mérite notre attention:

... fuyez aussi la tentation de vous assujettir à voir souvent et familièrement les grandes Princesses, pour estre plus en crédit, et en plus grande considération dans le monde. Car, outre la peine que vous auriez de les contredire dans les choses que vous jugeriez mauvaises, vous attireriez de l'envie; vous vous trouveriez quelquefois d'un parti et votre mary de l'autre; vous auriez peine à refuser de les suivre partout; et même après vous estre assujettie à les voir souvent, elles tiendraient vostre sujétion comme une chose deuë, et vous haïraient si vous manquiez de continuer à les voir et à leur complaire toujours.

Si, pour M^{me} de Liancourt, le but de l'éducation des femmes n'est pas leur enrichissement intellectuel, elle ne néglige pourtant pas ce problème. Les enfants que l'on ne destine pas à l'Église, mais qu'on élève pour le monde, doivent être instruits dans les langues et dans les sciences conformément à leur capacité. Cependant, il faut leur faire "comprendre de bonne heure la dignité de leur condition de chrestiens."

Il faut avoir le même soin de l'éducation des garçons que des filles, mais auprès de celles-ci il convient de placer des femmes. La Duchesse de Liancourt désapprouve donc l'éducation mixte. Des remarques concernant l'éducation des filles restent cependant encore actuelles: "Il n'est pas besoin qu'elles ayent des grâces affectées pour attirer les yeux," ou encore "ne les laissez point accoutumer à parler brusquement, ni même à parler haut devant vous en compagnie, ou devant d'autres personnes de grand respect, si ce n'est en répondant." Ce chapitre mériterait une place dans toute anthologie des écrits destinés aux jeunes filles dans la France du dix-septième siècle.

En nous rappelant ce livre utile, Colette H. Winn a donc un mérite incontestable. "Il n'y a que la vertu qui demeure": cette idée semble récapituler le mieux les principes de M^{me} de Liancourt, ceux qu'elle voulait inculquer à sa jeune lectrice.

KAZIMIERZ KUPISZ, *Université de Lodz*

Viviana Comensoli & Paul Stevens, eds. *Discontinuities: New Essays on Renaissance Literature and Criticism*. Toronto: University of Toronto Press, 1998. Pp. xx, 244.

The title of this collection is misleading in two ways. For one thing, the focus throughout is on criticism rather than literature: some essays hardly mention literature at all and the others tend to treat literature as the prop for arguments about criticism. Also, despite the editors' emphasis on discontinuity, the collection is in some important ways remarkably continuous with earlier work. That is, the discussions on literature concentrate on Shakespeare (and to a lesser extent, on other dramatists) and on literature from around 1600. There is almost no discussion of poetry apart from Nate Johnson's interesting account of Donne's eight elegy and its place in the Donne canon. Prose fiction is not represented. The first two writers do deal with work outside the standard Renaissance canon: in her attack on postmodernism, Sylvia Brown deals very briefly with mother's legacy books and in what is probably the best written essay in the book, Katherine Osler Acheson analyzes some of the self-representations of Lady Anne Clifford.

Discontinuities is a good title in some ways. As the editors promise, the various writers often disagree with each other. Furthermore, almost all of them disagree